

ture; enfin une foule d'aventuriers qui se sont glissés dans ces contrées lointaines pour y chercher fortune. Comparé aux autres pays équinoxiaux que les Européens fréquentent, l'Hindoustan peut passer pour une contrée très-saine; on n'y connaît ni la fièvre jaune, ni la peste; circonstance très-heureuse, car dans quelques cantons les hommes sont entassés les uns sur les autres.

Le revenu des possessions anglaises dans l'Hindoustan se monte annuellement à 496,567,000 francs. Les dépenses s'élèvent à peu près à cette somme.

VOYAGE

DE G. FORSTER.

A CACHEMIR ET DANS L'AFGHANISTAN.

1782 ET 1785.

FORSTER avait résolu d'aller du Bengale en Europe. Après avoir fait quelque séjour à Benarès, il passa par Allahabad, puis traversa le Gange à Gaoutry, et le 27 décembre entra dans Lacknau, grande ville mal bâtie et fort sale; elle est située à droite du Gaoumty, navigable pour les bateaux de moyenne grandeur, et qui se réunit au Gange entre Benarès et Ghazypour.

Lacknau compte plus de 200,000 habitans. Cette ville est la capitale des états du Nabab d'Aoude, allié des Anglais. Lacknau communique avec son faubourg par un pont de bateaux. Forster voyageait déguisé et se faisait passer pour un marchand mogol. La facilité avec laquelle il parlait le persan l'aidait merveilleusement à bien soutenir le personnage qu'il avait pris.

Le 3 février 1785 Forster était à Rampour.

ville riche et peuplée, près du pied de la terrasse méridionale de l'Himalaya. Il poursuivit sa route au nord-ouest et se donna pour un marchand turc qui allait acheter des châles à Cachemir; on passa à Lall-Dong, et on s'engagea dans les montagnes du Gherval, on traversa le Gauge un peu au-dessus de son entrée dans les plaines de l'Hindoustan. Les Seyks percevaient des tributs dans cette contrée.

On passa la Djemna le 6 mars; quelques jours après Forster vit pour la première fois des sapins et des saules. Le 20 il arriva sur les bords du Scledje, la plus orientale des rivières qui ont valu au Pendj-ab le nom qu'il porte. Le rany de Bellaspour, ville assez bien bâtie, faisait la guerre à un radjah voisin. Les petits princes de ces cantons montueux ne pensaient qu'à se battre les uns contre les autres, sans songer que leur désunion donnait beau jeu à des états plus puissans pour les asservir; leur prévoyance n'allait pas si loin.

Forster et ses compagnons de voyage eurent beaucoup de peine à passer sains et saufs au milieu des corps de troupes et notamment des Seyks qui couraient le pays; le 13 mars il atteint Djombo, ville située dans les états du radjah de Lahor, sur le penchant d'une montagne au pied de laquelle coule le Ravy. Cette ville était devenue le rendez-vous des marchands qui allaient de

Delhi à Cachemir. Elle devait cet avantage à Roundzeïd-devé, son dernier chef. Prévoyant tous les avantages qui résulteraient pour ses possessions de l'affluence et du séjour des marchands musulmans, il donna l'exemple d'une tolérance et d'une équité bien rares chez les despotes asiatiques. Le peuple s'estime trop heureux quand ils ne font pas de mal, observe Forster: de quelles bénédictions il combla un prince qui ne s'occupait que du bien de ses sujets! Etranger à tout esprit de haine religieuse, il favorisa les Musulmans autant que les Hindous. Malheureusement il était mort trop tôt. Des dissensions s'étaient élevées entre ses enfans, et les Seyks, profitant de leur désunion, s'étaient avancés dans le pays; le radjah tyrannisait ses sujets et vexait les étrangers, la prospérité de Djombo était près de s'évanouir.

En sortant de Djombo les marchandises sont transportées à dos d'hommes à cause de l'escarpement des montagnes qu'il faut traverser. On fait un ballot que le porteur place sur son dos comme un hâvesac; quand il veut se reposer, il l'appuie sur un bâton en forme de béquille dont il s'aide aussi pour marcher. Deux hommes portent la charge d'un mulet. Forster partit de Djombo le 17 avril; dès les premiers jours de sa marche dans ce pays montueux et âpre, il eut ses pieds écor-

chés, ils devinrent si sensibles qu'il pouvait à peine se soutenir. On rencontra beaucoup de torrens que l'on traversa souvent sur deux grosses poutres de sapin posées en travers du courant. Les voyageurs et les marchandises traversèrent le Tchináb dans un réseau suspendu à un câble tendu d'un côté de la rivière à l'autre. A chaque défilé de ces montagnes s'est posté un chef qui extorque des marchands des sommes considérables. « De Cachemir à Lacknau, dit Forster, on compte au moins trente stations, à chacune desquelles les marchandises paient trois à quatre pour cent de leur valeur; ces taxes réunies aux dépenses excessives et indispensables d'un long transport, augmentent prodigieusement le prix des châles dans le Bengale.

A Derrou, sur la cime d'une montagne toute couverte de neige, Forster aperçut la belle vallée de Cachemir, cette perspective lui parut délicieuse après le pays âpre qu'il venait de parcourir, et où les pins sont les arbres les plus communs.

« De Lall-Dong jusqu'au Gange, dit Forster, ce ne sont que montagnes boisées et très-rapprochées les unes des autres; sans quelques misérables hameaux, on serait fondé à croire que cette partie du Ghervál n'est habitée que par des bêtes fauves. De nombreuses troupes d'éléphants se pro-

mènent dans ces forêts; on dit qu'il n'y en a pas à l'ouest de la Djemna; un peu plus loin le pays est entrecoupé de montagnes assez basses et de larges vallées qui, ayant été toujours incultes, sont couvertes de taillis. En approchant de Bellaspour la décoration change, ce sont des piles de hautes montagnes dont les crevasses nues servent d'issue aux torrens; des vallées fertiles, mais resserrées, s'étendent de Bellaspour au Ravy, où les hautes montagnes recommencent puis se prolongent jusqu'aux frontières du Cachemir.

« La route de Lall-Dong au Cachemir, autant que j'ai pu m'en assurer par le cours du soleil, se dirige en général au nord-ouest avec quelques déviations. Les flancs des montagnes habitées produisent de l'orge et divers petits grains particuliers à l'Hindoustan; le terrain est disposé en terrasses. La terre est forte et semble avoir été déposée par les pluies qui tombent avec beaucoup de violence dans ces monts depuis juin jusqu'en octobre. Dans les vallées étroites, on cultive un peu de riz, ce grain ne fait pas la nourriture habituelle des habitans, ils mangent du pain de froment et des pois dont ils font une soupe épaisse.

Depuis le point où les pins et les sapins commencent, les parties septentrionales des monts en sont couvertes. Le saule pleureur est de même



commun ; il y a peu de fruits. Les villages des montagnards ou plutôt leurs hameaux sont ordinairement perchés sur le sommet d'une montagne, ils consistent en une demi-douzaine de maisons éparses, bâties en pierres brutes, et leur toit en bois est presque toujours plat ; des éclats de bois de pin servent à s'éclairer partout où cet arbre abonde ; je ne crois pas que l'on connaisse l'art d'en extraire la térébenthine. Les habitans ne pratiquent pas ces cérémonies minutieuses de leur religion qui sont si fatigantes pour les Hindous du sud ; leur caractère est simple et grossier ; l'argent est très-rare dans tout ce pays haut.

« Au village de Tallah Mhoky, on voit sortir du feu des flancs d'un mont sur lequel on a élevé un temple qui jouit d'une grande célébrité ; c'est le rendez-vous des habitans du Pendj-ab : tous les lieux desquels jaillissent des feux souterrains sont sacrés pour les Hindous, ils ne permettent pas que l'on place aucune image dans les environs, persuadés que la pureté de cet emblème de la divinité en serait souillée.

« Les montagnards portent tous la barbe, ils accueillent un étranger en l'embrassant et en penchant la tête sur son épaule gauche ; ils montrent beaucoup de dédain pour les habitans des plaines ; ils sont sujets au goître ; les femmes

ont le teint olivâtre, une taille fine et des manières aisées.

La descente pour entrer dans le Cachemir est plus courte et plus escarpée que la montée pour parvenir au sommet des monts qui entourent le pays au sud, ce qui vient uniquement de ce que la pente de ce dernier côté est plus inclinée qu'au nord. En avançant Forster traversa un pays véritablement pittoresque par l'heureuse disposition des hauteurs, des vallées, des bois et des eaux. Les pommiers, les poiriers, les abricotiers, les cerisiers étaient en fleurs, des touffes de rosiers rouges et blancs et une multitude d'autres arbrisseaux à fleurs offraient un coup-d'œil enchanteur ; on n'apercevait pas un seul végétal de l'Hindoustan.

Le 27 avril Forster atteignit Islamabad, grande ville située sur les bords du Djalem sortant des ravins des monts ; on le passe sur un pont de bois long de quatre-vingts pas. Le cours de cette rivière est tranquille ; le voyageur s'y embarqua ; le Djalem arrose des plaines bien cultivées et bien peuplées ; le 7 mai Forster arriva sous les murs de Cachemir.

Cette ville, nommée anciennement Siringnagor, a une étendue de trois lieues le long de chacune des rives du Djalem que cinq ponts de bois traversent ; la largeur de la ville est partout de deux

milles. Les maisons ont ordinairement deux à trois étages, elles sont en briques, le toit est en bois couvert d'un enduit en terre, pour protéger la charpente intérieure contre la grande quantité de neige qui tombe en hiver. En été on couvre cette terrasse de fleurs, ce qui en fait un parterre charmant. Les rues sont étroites et horriblement sales; la malpropreté des Cachemiriens a passé en proverbe, malgré l'usage de bains flottans qui sont sur la rivière. Cachemir ne renferme pas un seul édifice digne d'être remarqué. L'air y est doux et salubre.

Les voyageurs ont vanté à l'unisson la beauté du Dall ou lac de Cachemir; il est au nord-est de la ville, et sa circonférence est de six milles, sa forme ovale; il communique avec le Djalem par un canal étroit. Près du lac l'empereur Chah-Djehan fit faire le Chalimar, jardin magnifique, rafraîchi par les eaux du lac, et orné de bâtimens somptueux; c'est un véritable lieu de délices; le palais tombe en ruines. Les environs de la ville à l'est et à l'ouest sont couverts de jardins charmans; les platanes y sont d'une grosseur extraordinaire; leur feuillage touffu procure en été une ombre rafraîchissante. Le plus beau des végétaux de ce pays est la rose dont l'éclat et le parfum sont depuis long-temps fameux dans les poésies de l'orient; l'époque où les boutons s'épanouis-

sent est célébrée par des fêtes. On en extrait une essence très-recherchée.

La vallée de Cachemir forme une ellipse, elle a environ quatre-vingt-dix milles du sud-est au nord-ouest; elle s'élargit graduellement jusqu'à Islamamad; là son diamètre transversal est de quarante milles; ensuite elle se rétrécit en allant vers l'ouest, où les montagnes se réunissent. Au nord et au nord-est, le Cachemir est adossé à l'Himalaya. Le Djalem, la plus occidentale des cinq rivières du Pendj-ab, après avoir reçu les autres rivières de la vallée qui sont navigables pour de petits bâtimens, en sort à l'ouest en traversant les montagnes voisines de Baramoulah.

Le riz abonde naturellement dans une vallée bien arrosée; il fait la principale nourriture des habitans; au pied des montagnes, on cultive du froment, de l'orge et d'autres grains; le safran est excellent. Les Cachemiriens font avec le raisin du vin qui ressemble au vin de Madère, et distillent aussi de l'eau-de-vie. Ils fabriquent le meilleur papier de l'orient, du sucre, des objets en laque et de la coutellerie; leurs montagnes recèlent de très-bon fer.

Mais ce qui fait la gloire de leur industrie et leur principale richesse, ce sont ces fameux châles que les Européens ont imités et non égalés. La laine qu'on y emploie vient du Tibet; elle est naturel-

lement d'un gris foncé, on la blanchit au Cachemir avec une préparation de farine de riz; on teint les fils de la couleur qui est la plus recherchée; la bordure, bigarrée de différens ornemens est cousue au châle, après qu'il est sorti du métier. Le prix de fabrique d'un châle ordinaire est de huit roupies (20 fr.), suivant la qualité, il va jusqu'à quinze et vingt roupies: Forster en vit un superbe dont on en avait donné cent (250 fr.). Les fleurs en augmentent considérablement le prix.

Les Cachemiriens se plaignaient de la tyrannie du gouvernement des Afghans qui étouffait leur industrie et vexait les étrangers. Ils dirent à Forster que du temps du gouvernement mogol on comptait dans la province 40,000 métiers de châles; ce nombre était réduit à 16,000. On rencontre dans le Cachemir des marchands et des facteurs des principales villes de l'Hindoustan septentrional de la Perse, du Turkestan et de la Turquie; ils trouvent le double avantage de faire leur fortune et de jouir d'un climat délicieux.

Les Cachemiriens sont vêtus d'une grande veste de laine avec de larges manches; une sorte d'écharpe est roulée autour de leur ceinture; sous la veste ils ont une chemise et des caleçons; ils portent un turban. L'habit des femmes n'est pas plus élégant. Il consiste en une ample robe de coton. Leurs cheveux sont tressés; elles se coiffent

d'un petit bonnet en laine cramoisie, derrière lequel pend un morceau triangulaire de la même étoffe qui couvre en grande partie la chevelure; le bonnet est entouré d'un petit turban.

Les hommes sont grands et bien faits; Forster, qui s'était fait une haute idée de la beauté des femmes, fut désagréablement désabusé; elles ont de gros traits, le visage mal dessiné, les jambes engorgées: quant à leur teint, on les appellerait dans le midi de l'Europe des brunes piquantes. Les courtisanes dansent avec grâce et ont une voix mélodieuse; la terrible oppression des Afghans a diminué leur nombre. Les femmes sont très-fécondes.

La langue cachemirienne dérive du sanscrit. Les Cachemiriens sont vifs, gais, adonnés au plaisir, avides et prodigues. Encouragés par la bienveillance et les libéralités des empereurs mogols qui se plaisaient à demeurer dans leur pays, ils se livraient sans réserve à leur goût pour la table; mais sous le gouvernement des Afghans leur vivacité avait diminué; ils vivaient mesquinement. Ils payaient des impôts six fois plus forts qu'auparavant; Forster leur reproche d'être rampans, rapaces, insolens, perfides, inconstans, cruels, lâches et excessivement curieux. Ils rejettent leurs vices sur le mauvais gouvernement auquel ils obéissent.

Un Georgien , avec lequel Forster s'était lié , lui dit un jour : « Je ne puis croire que vous soyez un Turc comme vous le prétendez : votre tête est large par-derrière et aplatie sur le sommet , tandis que celle d'un Turc se rétrécit vers le haut et a la forme conique de celle d'un singe. » Ce Georgien avait plusieurs fois fait des réflexions qui indiquaient ses soupçons , il pouvait les confier à d'autres ; c'est pourquoi Forster prit le parti de lui avouer la vérité , après l'avoir prévenu que son indiscretion lui causerait la confiscation de sa fortune à Benarès , où il allait rejoindre son associé qui répondrait aussi de sa bonne foi. Le Georgien n'abusa pas de la révélation , et rendit au contraire beaucoup de services à notre voyageur durant son séjour à Cachemir.

Forster courut plus de risques en sa qualité de Turc de la part du gouverneur , qui s'écria , quand il fut question de délivrer un passeport : Les Turcs sont de bons soldats ; j'en manque ; je vais l'enrôler. Dans cette conjoncture critique le Georgien fut d'un grand secours à Forster ; en semant de l'argent à propos , et débitant des mensonges , il obtint un passeport avec lequel Forster s'échappa de Cachemir le 11 juin.

Les défilés de l'ouest , par lesquels il sortit du pays , sont escarpés et difficiles ; quelquefois il fallait marcher sur des planches fixées le long des

flancs perpendiculaires des montagnes. Il fut aussi exposé aux déprédations des bandits ; l'un d'eux , tenté par la couleur de son manteau rouge , le lui vola ; ce vêtement contenait le passeport qu'il fut très-malaisé de remplacer.

La caravane passa le Sind à vingt milles au-dessus d'Attok ; ce fleuve avait trois quarts de mille de largeur , et coulait avec beaucoup de rapidité. L'eau était colorée par un sable fin et noir , et excessivement froide , ce qui fut attribué à la fonte des neiges. Le pays des environs était dévasté. On traversa ensuite l'Attok qui vient de Caboul. Le 14 juillet on entra dans Peichour , grande ville bien peuplée , et très-commerçante. Sur le chemin de Caboul , la caravane fut attaquée par des kheïberis , voleurs afghans : Forster , dépouillé et pillé , aurait été emmené en esclavage , sans l'intervention charitable d'un Hindou qui le racheta.

Après cette déconvenue , on atteignit Caboul , ville considérable , située sur la croupe orientale de deux montagnes , et entourée d'une muraille dont la circonférence est d'un mille et demi ; les maisons en pierres brutes , en terre ou en briques séchées au soleil , ont une pauvre apparence pour la capitale d'un royaume puissant , et la résidence du roi des Afghans. A l'exception de quatre bazars , on n'y voit pas un édifice remarquable.

Forster se réunit à une caravane qui allait en Perse. Ayant vu que toutes les religions étaient tolérées, et persuadé d'ailleurs par les conseils de son hôte qui était un Georgien, il reprit son caractère de chrétien; mais qu'il eut sujet de se repentir de cette métamorphose! il avait loué un côté d'un chameau pour s'y placer et y suspendre un panier qui contenait son bagage. « Peut-être, s'écrie-t-il, les confesseurs de la foi ne souffrirent jamais plus d'indignités parmi les idolâtres, et n'endurèrent des outrages plus cuisans que ceux que j'eus à supporter: il ne me manqua réellement que la couronne du martyr: je fus même plus d'une fois sur le point de la recevoir sans l'avoir désirée; car je manquais de ce zèle ardent et de cette espérance consolatrice que donne la religion à ceux qui souffrent pour sa sainte cause. »

Le panier dans lequel il s'était mis n'avait que trois pieds de long et deux de large sur autant de hauteur; or, la taille de Forster étant de cinq pieds dix pouces, on conçoit qu'il lui fallait beaucoup de force et de souplesse pour se blottir dans un espace aussi resserré. Le panier du côté opposé était occupé par une vieille femme et un enfant, dont les cris l'assourdisaient et l'empêchaient de dormir. Le premier jour le chameau était rétif, et culbuta toute sa charge. Forster fut

accusé, comme infidèle, d'être la cause de l'accident.

Ce fut dans ce triste équipage que Forster fit son entrée à Ghizni, ville dont la vue lui inspira les plus tristes réflexions. Cette antique capitale de l'orient n'a plus d'autres signes de sa grandeur passée que des monceaux informes de ruines. Elle ne doit la conservation de sa misérable existence qu'à des familles d'Hindous qui font un petit commerce dont le produit aide le reste de la population à vivre.

La caravane alla ensuite à Candahar, belle ville située dans une plaine fertile et bien cultivée; elle est peuplée et florissante, parce qu'elle se trouve sur la route qui va de l'Inde en Perse et dans le Turkestan. Toutes les denrées y sont à très-bon marché.

Le prompt départ d'une caravane et l'approche imminente de l'hiver, pendant lequel les montagnes et le désert que l'on traverse pour aller en Perse auraient été impraticables, déterminèrent Forster à quitter Candahar plutôt qu'il n'aurait voulu. Il en sortit le 8 octobre; il arriva le 2 novembre à Herat qui est moins considérable que Candahar; il s'y fait un très-grand commerce. Elle est habitée par des Persans qui sont des musulmans rigides. Forster reprit là le rôle de musulman, traversa le Khorasân, le Mazendéran

et le Ghilan, atteignit sans accident Mechehed-Ser sur les bords de la mer Caspienne, s'embarqua le 14 mars 1784 sur un navire qui le conduisit à Bakou; il suivit sa route dans l'empire russe et arriva en Angleterre à la fin de juillet.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

ILES LIEOU-KIEOU.	Page 1
COCHINCHINE.	45
EMPIRE BARMAN. — Symes. — Cox.	94
CEYLAN. — Percival. — Boyd. — Davy.	148
HINDOUSTAN.	241
VOYAGE de G. Forster à Cachemir et dans l'Afghanistan.	459